

DIX-NEUF JUIN

† Le 19 de ce mois, nous célébrons la mémoire du saint Apôtre JUDE.

Le saint Apôtre Jude était frère de Jacques, José et Simon, fils du premier mariage de Joseph (Mt 13, 55) ; il était par conséquent appelé « frère » de notre Seigneur¹. Compté au nombre des Douze Apôtres, il suivit le Christ pendant sa prédication, en Galilée et en Judée, et lors de la dernière Cène, il demanda au Seigneur : « *Comment se fait-il Seigneur que Tu doives te manifester à nous et non pas au monde ?* » Jésus lui répondit : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui et nous ferons notre demeure en lui* » (Jn 14, 22). Après la Pentecôte, ayant reçu le Saint-Esprit et animé de zèle divin, Jude prêcha l'Évangile jusqu'en Mésopotamie. Il illuminait les âmes par sa parole et guérissait les corps par sa prière, pour attester que la puissance de Dieu était vraiment avec lui. Il poursuivit ses périples jusqu'en Arménie et, parvenu au mont Ararat, il fut pendu par les païens qui le percèrent de flèches, lui procurant ainsi la couronne de gloire du martyr.

Dans son *Épître*, qui fut très tôt rangée parmi les Écritures canoniques, le saint Apôtre Jude stigmatise les faux docteurs et les hérétiques qui s'introduisaient dans les réunions des chrétiens pour y répandre leurs erreurs. Leur conduite débauchée était la meilleure preuve de la fausseté de leur enseignement, et l'Apôtre, annonçant qu'ils seront châtiés par Dieu, recommande aux fidèles de leur résister en se fondant sur la vraie foi, transmise une fois pour toute par les Apôtres. Ainsi édifiés, priant dans le Saint-Esprit et gardant la charité, les chrétiens pourront, dans l'Église, recevoir la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle.

La femme de saint Jude, Marie, lui donna une descendance, assurant ainsi la continuité de la lignée du Seigneur. On rapporte que l'empereur Domitien (96), voulant exterminer tous les descendants de David, afin que les Juifs n'eussent plus d'espérance en leur Messie, fit arrêter les deux petits-fils de Jude, sur la dénonciation des hérétiques. À la question de l'empereur sur leurs biens, ils répondirent qu'ils se partageaient une modeste terre, qu'ils cultivaient eux-mêmes et, pour attester leurs dires, ils montrèrent leurs mains calleuses et couvertes de durillons. Le souverain les interrogea ensuite sur le Christ et son royaume. Ils répliquèrent que ce Royaume n'est pas de ce monde, mais qu'il est céleste et qu'à la fin des siècles, le Christ reviendra en gloire pour en prendre possession et pour juger les vivants et les morts. Rassuré, Domitien les renvoya libres et fit cesser la persécution. Ces deux saints, honorés par la communauté chrétienne comme martyrs et parents du Seigneur, jouirent d'une grande autorité dans les premiers temps de l'Église, sans toutefois porter préjudice au pouvoir des évêques installés par les Apôtres ; ils vécurent jusque sous Trajan².

• Le même jour, mémoire du saint martyr ZOSIME.

Saint Zosime servait dans l'armée romaine à Apollonias, dans le territoire de Sozopolis de Pisidie (sud-est de l'Asie Mineure), sous le règne de Trajan (98). Ayant été touché par la grâce, il reçut le baptême et, renonçant à la carrière des armes, qui supposait l'assujettissement au culte des idoles, il annonçait sa foi dans le Christ, sans craindre la répression alors menée contre les chrétiens

1. Il est mentionné par S. Luc (16, 6), parmi les Douze, comme « Jude (fils ou frère) de Jacques », tandis que S. Matthieu (10, 3) nomme à sa place Thaddée et semble le distinguer de Jude « frère du Seigneur ». C'est pour cette raison qu'il a été parfois confondu avec l'Apôtre Thaddée [21 août] qui évangélisa Édesse.

2. Cet événement est rapporté par EUSEBE DE CÉSARÉE, d'après Hégésippe, *Hist. ecclés.* III, 20.

par le cruel Domitien, gouverneur d'Antioche de Pisidie. Quand, parti de Sozopolis, Domitien parvint à Apollonias, on lui rapporta la conversion de Zosime et les succès que remportait sa prédication. Il le fit aussitôt arrêter et comparaître à son tribunal. Aux questions du gouverneur, le vaillant Zosime répondit qu'il avait abandonné l'armée terrestre pour s'enrôler au service du Roi du ciel, et que rien désormais ne pourrait plus le séparer de l'amour du Christ. Le lendemain, comme il avait refusé de sacrifier, Domitien ordonna de le flageller sans pitié. À la prière du saint, demandant au Christ de lui accorder la fermeté dans les tourments, une voix se fit entendre du ciel, disant : « Aie courage, Zosime, Je suis avec toi ! » Domitien ordonna alors de l'étendre entre quatre piquets et de le fustiger de nouveau. Voyant l'endurance surnaturelle du saint martyr de nombreux assistants crurent au Christ, aussi le tyran décida-t-il de précipiter sa fin et il le fit étendre nu sur un lit de fer incandescent ; mais des anges vinrent le protéger, et ce miracle eut pour effet de provoquer de nouvelles conversions.

En partance pour Comane dans le Pont, Domitien fit clouer des sandales aux pieds du saint et le traîna, attaché derrière sa monture. Zosime marchait depuis trois jours, sans avoir reçu aucune nourriture, quand deux anges lui apparurent, sous l'aspect de jeunes enfants, et le réconfortèrent en lui offrant du pain et un verre d'eau. Arrivé en ville, on le présenta au tribunal et, comme il montrait la même résolution, on lui lacéra les côtes, puis on passa des torches enflammées sur ses plaies. La sentence ayant été finalement rendue, il fut décapité et remporta ainsi la couronne de la victoire, promise dans les cieux aux vaillants soldats du Christ. Ses reliques, vénérées à Comanes, accomplirent par la suite de nombreuses guérisons.

- **Mémoire de notre vénérable Père ZÉNON, mort en paix³.**

Après avoir renoncé au monde et à ses vanités, saint Zénon devint disciple de saint Silvain, un des grands Anciens du désert de Scété, et dès le début de sa vie monastique, il prit l'habitude de ne rien recevoir de qui que ce soit. Mais comme ses visiteurs s'en allaient chagrinés, les uns parce que l'Ancien avait refusé leur offrande et les autres parce qu'il ne leur avait rien donné en souvenir, il décida d'accepter ce qu'on lui apporterait en cadeau et de le donner à ceux qui demandaient un souvenir. C'est ainsi qu'il garda le repos et satisfait tous ceux qui venaient à lui⁴.

Un jour, marchant en Palestine, il se sentit fatigué et s'assit près d'un plant de concombres. Comme sa pensée lui suggérait de manger un concombre, il se dit : « Les voleurs, on les conduit au châtimement. Peux-tu donc supporter le châtimement ? » Il se leva et se tint, pendant cinq jours sous le soleil brûlant. Quand il fut tout brûlé, il dit : « Puisque tu ne peux supporter le châtimement, ne vole pas et ne mange pas »⁵.

Une autre fois, il dit : « Celui qui veut que Dieu entende rapidement sa prière, il faut avant toute chose, lorsqu'il se lève pour s'adresser à Dieu, qu'il prie de tout son cœur pour ses ennemis, et Dieu écoutera alors tout ce qu'il demandera »⁶.

Ayant acquis, par son ascèse et le parfait renoncement à sa volonté propre, la grâce d'accomplir signes et miracles, et de chasser les démons, saint Zénon s'endormit dans la paix du Seigneur à l'âge de soixante-deux ans (vers 451).

- **Mémoire de notre vénérable Père PAÏSSIOS le GRAND⁷.**

3. C'est S. Nicodème qui a identifié cette mémoire avec le disciple d'abba Silvain, lequel n'est pas commémoré dans le *Synaxaire de Constantinople*. Après avoir pratiqué l'ascèse à Scété, abba Silvain s'installa au Sinai, en 380, avec ses douze disciples, dont Zénon, Marc, Zacharie et Nétra, futur évêque de Pharan ; et de là, après la mort de Marc, ils partirent pour se fixer dans la région de Gaza, en Palestine.

4. *Sentences des Pères du Désert*, série alphabétique, Zénon 2, Solesmes 1981, p. 95.

5. Idem, 6, p. 97.

6. Idem, 7, p. 97.

7. Nous résumons ici sa *Vie* grecque, attribuée à S. Jean Colobos [9 nov.]. D'après les sources coptes et arabes, S. Pshoi (ou Bishoi) était le chef d'un des groupements monastiques de Scété lors de la première dévastation des monastères par

Cadet d'une famille de sept enfants, saint Païssios fut consacré à Dieu par sa mère, à la suite de la vision d'un ange. Parvenu au seuil de l'âge adulte, il se rendit dans le désert de Nitrie, auprès d'abba Pambo [18 juil.] qui le revêtit de l'Habit monastique. Parfaitement obéissant à son père spirituel, comme à Dieu lui-même, il progressa rapidement dans la voie de l'ascèse. Comme Pambo, pour l'éprouver, lui avait donné l'ordre de se tenir la tête baissée, sans jamais regarder quelqu'un en face, Païssios passa trois ans, le regard cloué au sol et l'esprit tout entier plongé dans la prière, en ruminant les paroles de l'Écriture sainte, qui devenaient en sa gorge plus douces que le miel.

Après la mort d'abba Pambo, il vécut avec saint Jean Colobos [9 nov.] dans la même cellule, partageant avec lui les mêmes dispositions spirituelles et le même mode de vie ascétique. Cependant, au bout de quelque temps, Païssios, tout tendu en avant vers une plus haute perfection, commença à jeûner toute la semaine, ne mangeant que du pain et du sel, le samedi ; puis il étendit son jeûne à deux semaines de suite et fut saisi du désir impétueux de se retirer *seul avec Dieu seul*. Répondant à leur prière, pour savoir si ce désir venait réellement de Dieu, un ange leur apparut et ordonna à Jean de rester en cet endroit pour guider dans la voie de la vertu ceux qui s'y présenteraient, et il prescrivit à Païssios de se retirer dans la partie occidentale du désert de Scété. Parvenu à l'endroit indiqué par l'ange, Païssios creusa une grotte dans un rocher et s'y consacra à la prière avec un tel zèle, que le Christ lui apparaissait fréquemment, afin de lui témoigner sa faveur et de lui prédire que ce désert serait bientôt rempli d'ascètes venus imiter son genre de vie. Il lui promit en outre qu'il prendrait soin de leurs besoins matériels et les protégerait des embûches des démons. Païssios résistait avec vaillance aux tentations et quand un riche Égyptien se présenta pour lui offrir une importante somme d'argent, ayant discerné qu'il s'agissait d'un piège dressé par le diable pour lui faire perdre la grâce de la pauvreté évangélique, il le repoussa sans hésitation.

Lors d'une extase, au cours de laquelle il fut transporté au Paradis, au sein de l'Église des Premiers-nés, il reçut la grâce de se dispenser définitivement de nourriture et de ne vivre que de la sainte Communion reçue le dimanche. Il passa ainsi soixante-dix années, jusqu'à la fin de ses jours, sans ressentir la faim, car la grâce divine venait le fortifier. Le rayonnement de sa sainteté se répandit au loin et, moines et laïcs venaient en grand nombre lui demander de se joindre à lui, telles des abeilles se rassemblant dans une ruche, pour y jouir du miel spirituel de son enseignement. Avec une souveraine sagesse, le saint laissait les uns embrasser aussitôt la vie érémitique, et il recommandait aux autres de vivre en communauté, dans la soumission et l'obéissance, chacun selon ses possibilités. À tous, il donnait néanmoins comme commandement absolu de ne jamais rien faire par volonté propre, mais d'agir en tout selon l'ordre de leur père spirituel.

Ayant délivré son enseignement à ces premiers disciples, il se retira pendant trois ans dans une grotte du désert profond, et y noua sa longue chevelure à un piquet haut placé, de manière à se trouver contraint de rester debout. En réponse à cette nouvelle violence faite à la nature, le Christ lui apparut dans toute sa gloire et lui promit d'accorder le pardon à tout pécheur pour lequel son serviteur intercéderait. C'est ainsi que, peu après, Païssios put tirer de l'enfer l'âme d'un moine négligent, pour lequel son père spirituel était venu solliciter la prière de l'homme de Dieu.

Bien qu'il s'efforçât de se retirer toujours plus loin des hommes, Dieu lui ordonna de retourner dans le « désert extérieur » (Nitrie), pour instruire les frères, et lui promettant une double récompense, Il lui dit : « Celui qui pratique seul l'ascèse est mon serviteur, tandis que celui qui se met au service des autres pour l'enseignement est mon fils et mon héritier. » Lorsqu'ils apprirent la venue de Païssios, les moines de Nitrie accoururent en hâte pour l'accueillir. Parmi eux se trouvait saint Jean Colobos, son ancien compagnon, qui, frappant à la porte de sa cellule, entendit que Païssios s'entretenait avec un mystérieux personnage, et quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, en entrant, que l'ancien était seul. Païssios lui révéla qu'il s'agissait de saint Constantin le Grand,

les Maziques, en 407-408. Il alla se réfugier à Antinoé, où il finit ses jours. Un des quatre monastères coptes qui subsistent aujourd'hui au Waddi-Natroun, sur le site de Scété, lui est dédié.

qui avait été envoyé par Dieu auprès de lui afin de lui témoigner son admiration pour les moines et lui avouer qu'il n'avait pas acquis au ciel une telle gloire et une semblable familiarité avec Dieu. Et l'empereur avait ajouté qu'il regrettait de n'avoir pas abandonné la pourpre pour le rude vêtement des moines.

Abba Pimène [27 août], alors encore jeune, vint aussi rendre visite à l'homme de Dieu, en compagnie de saint Paul de Thèbes [15 janv.]⁸, qui était ami de Païssios ; mais, saisi de crainte, il n'osa pas franchir le seuil. Devinant qu'il était resté à l'extérieur, saint Païssios le fit entrer, l'embrassa tendrement et prédit qu'il allait devenir un luminaire du désert et cause de salut pour un grand nombre.

Alors que saint Païssios vivait retiré, ses disciples avaient formé aux alentours une sorte de communauté d'ermites. Aguerri dans le combat spirituel, il corrigeait leurs illusions, les exhortait à la pénitence et les aidait à discerner entre les tentations venues des démons et les pensées mauvaises suggérées par leurs propres passions. Par sa prière, un jour, il lia même le démon et l'empêcha de tenter les frères qui étaient trop faibles pour livrer le combat contre lui. Une autre fois, sous la menace du saint, le Malin confessa qu'il ne s'attaquait pas aux débutants, car la grâce divine et leur zèle les protégeaient, mais qu'il guettait patiemment le temps où ils commenceraient à se livrer à la négligence, pour les faire alors tomber sans peine dans ses filets. Comme on lui avait demandé quelle est la plus grande des vertus, l'Ancien répondit : « Celle qui est accomplie en secret. » Et à un autre frère qui lui avait posé la même question, il dit : « La plus grande des vertus, c'est de suivre le conseil d'un autre et non sa propre volonté. » Quant à lui, lorsqu'il se trouvait au milieu des frères, il ne laissait rien découvrir de son mode de vie ; et si une de ses pratiques ascétiques venait à être connue, il l'abandonnait aussitôt pour éviter l'estime des hommes.

Un jour, comme il pria dans sa cellule, le Christ lui apparut en compagnie de deux anges, et, imitant le Patriarche Abraham, saint Païssios lui lava les pieds. Le Seigneur le bénit alors et lui dit : « Paix à toi, mon serviteur choisi ! » Comme un de ses disciples avait refusé de boire l'eau qui avait servi à laver les pieds du Seigneur, le saint l'envoya sur les lieux de la sépulture de trois saints hommes qui avaient été dotés du don de prophétie, et l'un d'eux ressuscita pour l'exhorter à l'obéissance sans murmure. Le disciple se repentit alors amèrement de sa désobéissance qui l'avait privé d'une grande grâce.

Parvenu à un âge avancé, Païssios se rendit chez abba Paul, et ils passèrent quelque temps ensemble. Tel un jeune débutant, il exhortait l'autre vieillard à rivaliser de zèle pour ajouter sans cesse de nouvelles ascensions dans la prière, tant que le Seigneur leur en donnerait la force. Puis, de retour dans son désert, il s'endormit en paix, précédant de peu saint Paul dans le séjour des bienheureux. On raconte qu'abba Isidore, ayant appris son décès, vint prendre la relique de l'homme de Dieu, pour la transférer en Pisidie. Quand le bateau sur lequel il l'avait chargée, parvint à proximité de la sépulture de saint Paul, il s'immobilisa. Un ermite clairvoyant expliqua que c'était là un signe de Dieu indiquant qu'ils devaient charger aussi le corps de Paul sur le navire. Ainsi réunis corporellement après la mort, les deux saints furent déposés dans un monastère de Pisidie, où ils accomplirent de nombreux miracles⁹.

- **Mémoire du saint hiéromartyr ASYNCRITE, mort par le glaive.**



- **Le même jour, mémoire du vénérable BARLAAM de CHENKOURSK.**

8. La *Vie* grecque fait de S. Païssios le contemporain des tout premiers moines d'Égypte, alors que les sources orientales le situent, de manière plus vraisemblable, dans la troisième génération des moines de Scété.

9. On ne connaît pas d'autres témoignages du culte de ces deux grands saints égyptiens en Pisidie.

Nommé Basile Stepanovitch Svoïezemtsev dans le monde, saint Barlaam appartenait à une ancienne famille de boyards de Novgorod et avait été placé à la tête de la cité. Il illumina le peuple par son enseignement de la foi évangélique, fit construire de nombreuses églises, et s'efforça de répandre l'Évangile parmi les tribus païennes du Nord et d'entretenir des relations commerciales avec elles. Il avait hérité de son père un vaste territoire près de la rivière Vaga, dans la région d'Arkhangelsk, où vivaient encore des tribus nomades. Et là aussi, il réussit à convertir les païens et à les fixer dans une cité qu'il fonda pour eux, sur les rives de la rivière Pinega. Il y laissa un administrateur et résidait normalement à Novgorod. En 1446, il se rendit avec d'autres boyards à Moscou, pour l'élection de l'archevêque de Novgorod Euthyme, et pour conclure un traité de paix avec le grand-prince Basile Vasilevitch. Après avoir confirmé la paix entre les deux cités rivales, il renonça à ses fonctions et se retira dans ses terres, au confluent de la Vaga et de la Pinega (1456). Obéissant à une révélation divine, il fonda, à quinze verstes de la ville de Chenkursk, un monastère qu'il dédia à saint Jean le Théologien, où il devint moine sous le nom de Barlaam, et où il fit construire trois églises. Il accomplissait toutes les obédiences monastiques et servait les frères, tel un serviteur de dernier rang. Il reposa dans le Christ le 19 juin 1467. Ses reliques furent trouvées sans trace de corruption, en 1552, et elles accomplirent par la suite de nombreux miracles¹⁰.

- **Mémoire de notre saint Père JOB, premier patriarche de MOSCOU¹¹.**

Saint Job naquit vers 1530, au sein d'une pieuse famille de marchands, à Staritza, dans la région de Tver. Il reçut sa première éducation dans le monastère de la Dormition de la Mère de Dieu de cette ville et y devint moine. Pendant de longues années, il montra une vie exemplaire et se distinguait en particulier par sa piété et sa capacité à réciter de mémoire de nombreuses prières et des textes de l'Écriture. En 1559, le tsar Ivan IV le Terrible visita le monastère et remarqua la culture et les capacités du jeune moine. Quelque temps après Job fut nommé higoumène, et il fut ensuite appelé à Moscou pour diriger le monastère de Simonov (1571), puis celui du Saint-Sauveur (Novospassky) (1575). C'est en cette qualité qu'il prit part aux conciles de l'Église russe, en particulier celui qui statua sur les possessions monastiques (1580). À cet égard, le saint passa toute sa vie dans le plus strict dépouillement, distribuant largement aux nécessiteux, et à sa mort on ne trouva dans sa cellule que quinze roubles, des vêtements et quelques icônes. Il se distingua par sa douceur, sa piété et sa prière continuelle, et il célébrait quotidiennement la Divine Liturgie.

Consacré évêque de Kolomna (1581), il fut transféré, cinq ans plus tard, à Rostov et, le 11 décembre 1587, fut nommé métropolite de Moscou. Depuis 1580, puisque le souverain avait reçu le titre de tsar et que la Russie avait pris la relève de l'Empire chrétien, on avait commencé à méditer le projet de donner à l'Église russe un patriarche. Le patriarche de Constantinople, Jérémie II, vint à Moscou en 1588 et, à l'issue des négociations menées par Boris Godounov, le tsar annonça que l'Église de Constantinople avait accordé son consentement pour l'établissement du Patriarcat de Moscou. Le concile de l'Église russe présenta trois candidats au tsar Théodore Ioannovitch qui fixa son choix sur saint Job. Lors de son intronisation, célébrée le 26 janvier 1589, le patriarche Jérémie, élevant l'évangile au-dessus de la tête de Job, pria pour qu'il devienne un luminaire inextinguible de la foi, puis ils concélébrèrent la Divine Liturgie¹².

Peu après, saint Job éleva au rang de métropoles les évêchés de Novgorod, Kazan, Rostov et Sarai¹³, et il appointa dans les grandes villes des archiprêtres qui avaient la charge de quarante paroisses chacun. Malgré les nombreuses difficultés et le manque de maîtres, il tenta d'organiser

10. Son culte fut reconnu par le métropolite Cyprien de Novgorod, en 1631.

11. Son culte a été reconnu en 1989, à l'occasion du quatrième centenaire de la fondation du Patriarcat de Moscou.

12. Au cours des Synodes de 1590 et 1593, les patriarches des Églises d'Orient reconnurent la création du patriarcat de Moscou et lui attribuèrent la cinquième place dans la hiérarchie des Églises autocéphales.

13. Les évêchés de Vologda, Souzdal, Nijni Novgorod, Riazan, Tver et Smolensk furent élevés au rang archevêchés, et l'on créa les diocèses de Pskov, de Carélie et d'Astrakhan.

l'enseignement, corrigea les livres liturgiques et les fit imprimer, pour la première fois, et cela même en temps de famine. En Sibérie et dans les territoires d'Extrême-Orient qui venaient d'être annexés à la Russie, le patriarche organisa des monastères à vocation missionnaire et de nombreux indigènes demandèrent le baptême, si bien que c'est à saint Job qu'on peut attribuer la christianisation de la Sibérie. Il fonda plus de dix monastères, et chaque année de son patriarcat fut marquée par la construction d'une nouvelle église à Moscou. Il œuvra aussi particulièrement pour la vénération des saints russes, continuant l'œuvre de saint Macaire de Moscou [30 déc.].

À la mort du tsar Théodore (1598), saint Job donna son appui pour l'élévation au trône de Boris Godounov, frère de la tsarine Irène qui avait renoncé au trône pour entrer dans un monastère¹⁴. Le patriarche fit tout son possible pour rappeler à l'unité les principautés du Sud-Est, qui avaient fait sécession, sous la direction du faux-Dimitri [cf. 17 fév.]. À la mort de Boris (1605), l'imposteur s'empara du trône de Moscou et exigea la déposition du saint hiérarque. Tandis qu'on ouvrait les portes de Moscou au faux-Dimitri, le patriarche fut accusé d'avoir empoisonné les tsars Jean IV et Théodore I^{er}. Du haut de l'ambon, saint Job dénonça l'imposteur Dimitri et les vrais régicides. Accablé par les malheurs de la Russie, il passait son temps en prière à la cathédrale de la Dormition. Un jour, alors qu'il célébrait la Divine Liturgie, les hommes de main du faux-Dimitri firent irruption dans la cathédrale. Ils bousculèrent le saint, l'arrachèrent de l'autel et déchirèrent ses ornements. Saint Job les écarta et alla se réfugier près de l'icône de la Mère de Dieu de Vladimir et, déposant l'*enkolpion* qu'il avait reçu dix-neuf ans plus tôt du patriarche œcuménique, il fit appel à la Toute-Sainte pour sauvegarder l'Orthodoxie. Les insurgés s'emparèrent du vieillard, le traînèrent de manière ignominieuse à travers les rues, puis l'exilèrent, vêtu d'une simple coule noire, au monastère de sa profession, à Staritza. Les révoltés tentèrent d'obtenir son accord pour installer l'archevêque Ignace de Ryazan à sa place, mais le prélat refusa énergiquement de leur donner ainsi sa caution. Après la déposition du faux-Dimitri et le couronnement du tsar Basile, les évêques russes, rassemblés en concile, demandèrent à saint Job de reprendre son siège et de procéder au couronnement du nouveau souverain. Mais le saint hiérarque étant devenu presque aveugle, accorda sa bénédiction pour que saint Hermogène assure la succession [17 fév.]. Les troubles n'en avaient pas cessé pour autant, et ils se trouvaient aggravés par les intrigues des Polonais et les discordes des princes russes. Le patriarche Hermogène et le tsar, désirant fournir au peuple l'occasion de faire pénitence, convoquèrent alors Job à Moscou. Arrivé dans la capitale, le 14 février 1607, le saint vieillard se présenta devant tout le peuple, vêtu comme un simple moine, et accorda à tous son absolution pour le grave péché qu'ils avaient commis envers lui ainsi que pour avoir renié leur serment d'allégeance au souverain légitime. De retour au monastère de Staritza, il remit son âme en paix, quatre mois plus tard, le 19 juin 1607. Lorsque ses reliques furent exhumées, en 1652, pour être transférées à Moscou et être déposées en la cathédrale de la Dormition, elles exhalèrent un parfum céleste et devinrent par la suite une source de guérisons.

- **Le même jour, mémoire de saint JEAN (Maximovitch), archevêque de Shanghai, puis de Bruxelles, puis de San Francisco¹⁵.**

Né en 1896 dans le village d'Adamovka de la province de Kharkov, le bienheureux hiérarque Jean appartenait à la famille noble des Maximovitch. Baptisé sous le nom de Michel, il reçut son éducation secondaire à l'école militaire de Poltava et étudia ensuite le droit à l'Université de Kharkov. La Révolution et l'effondrement de l'empire russe qui la suivit le convainquirent de la précarité de tout ce qui est terrestre et de l'impuissance des forces humaines, et il décida de

14. Pour la première fois dans l'histoire de l'Église russe, le patriarche célébra le couronnement impérial de Boris Godounov dans la cathédrale de la Dormition.

15. Sa mémoire, consacrée par le Synode de l'Église Russe Hors-Frontières en 1994, a été reconnue par le Patriarcat de Moscou en juin 2008. Voir notamment : B. LE CARO, *Saint Jean de Shanghai et son temps, L'Âge d'homme*, Lausanne 2006.

renoncer à la vanité du monde pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Lors de la guerre civile (1921), sa famille fut évacuée à Belgrade, où il acheva ses études de théologie. Il entra au monastère de Milkovo, où vivait une communauté de vingt moines, russes et serbes, qui observaient à la perfection les principes de la vie monastique. En 1926, il fut tonsuré moine par le métropolite Antoine Khrapovitsky (1863-1936), un des plus brillants hiérarques russes qui avaient pu échapper à la tourmente révolutionnaire. Recevant le nom de son saint parent, Jean de Tobolsk [10 juin], il fut bientôt placé comme tuteur et professeur au Séminaire serbe de Bitola, où il influença grandement ses étudiants par sa vie ascétique et sa paternelle sollicitude. Après avoir inspecté les dortoirs, il passait la nuit en prière et ne s'accordait finalement qu'une heure ou deux de repos, assis ou prosterné devant les icônes. Il reconnaissait par la suite lui-même que, depuis sa consécration monastique, il ne s'était jamais étendu pour dormir. Il ne mangeait qu'une fois par jour, un peu avant minuit, et pendant le Grand Carême, il ne se nourrissait que du pain de l'autel, passant la première et la dernière semaine complètement à jeun. Dès le jeudi, il se préparait à la Liturgie qu'il allait célébrer le dimanche, en ne mangeant presque rien. Quand il lisait les prières, il semblait parler aux Christ et aux saints présents, et il sortait du sanctuaire le visage tout illuminé. Le saint évêque Nicolas Vélimirovitch [6 mars], qui était à la tête du diocèse, lui rendait fréquemment visite et disait : « C'est un ange de Dieu sous l'aspect d'un être humain. » Il entretenait aussi une chaleureuse avec un autre saint de notre temps, le Père Justin Popovitch [25 mars], son collègue au séminaire.

En 1934, il fut ordonné évêque, malgré ses réticences, et envoyé à Shanghai, où il se dépensa tout entier pour le soutien et la consolation des multiples réfugiés russes. Il commença par réconcilier les orthodoxes de différentes nationalités, qui étaient divisés par des querelles de juridictions, et organisa l'assistance aux plus pauvres. Par tous les temps, il parcourait lui-même les rues, pour recueillir les enfants malades et les orphelins, aussi bien russes que chinois. L'orphelinat qu'il fonda, placé sous la protection de saint Tikhon de Zadonsk, commença avec huit enfants et en avait abrité 3500 quand l'arrivée des communistes obligea la communauté à se réfugier, d'abord dans une île des Philippines, puis aux États-Unis.

Malgré ses charges pastorales, saint Jean poursuivait sa vie ascétique avec un zèle accru, et il célébrait quotidiennement la Divine Liturgie. Atteint d'ulcères aux jambes, il refusa d'être opéré, et quand il se soumit finalement aux pressions de ses paroissiens, le soir même de l'intervention chirurgicale, il se trouvait dans l'église pour célébrer la vigile de l'Exaltation de la Croix. Se contentant des vêtements les plus humbles, il n'était chaussé que de sandales légères, qu'il cédait souvent à un pauvre, et célébrait pieds nus, au grand dam de certains. Ainsi tendu vers Dieu par l'ascèse, avec la même rigueur que les Pères de jadis, il avait reçu de Dieu le don de clairvoyance, qu'il exerçait, avec discernement, pour le salut et l'édification des âmes. Il passait le plus clair de son temps à visiter les malades, pour leur porter la sainte Communion et leur procurer la consolation de la présence de Dieu, et ne dédaignait ni les prisonniers, ni les malades mentaux, qui le recevaient avec calme et joie et écoutaient avec attention ses sermons.

Durant l'occupation japonaise, alors que la colonie russe de Shanghai se trouvait constamment menacée, le courageux prélat en assumait, au péril de sa vie, la direction et continua à rendre visite à ses ouailles, même au cœur de la nuit, dans les quartiers les plus dangereux. Avec l'arrivée des communistes, en 1949, les réfugiés russes de Shanghai furent évacués, au nombre de cinq mille, dans une île des Philippines, fréquemment soumise à des typhons. Mais, protégé par les prières de son pasteur, le camp de réfugiés fut épargné pendant les vingt-sept mois de leur séjour. Et peu après le départ de la majorité des réfugiés, un terrible typhon détruisit totalement le camp.

Ayant réussi à obtenir des autorités de Washington l'autorisation d'émigration aux États-Unis pour son troupeau, l'infatigable pasteur, vivant toujours dans le plus grand dénuement, prit soin de l'installation de ses ouailles. Au bout de deux ans, il fut nommé archevêque de l'Église Russe à l'Étranger pour l'Europe occidentale (1951). Ayant son siège d'abord à Paris, il résida

ensuite à Bruxelles. Un de ses principaux soucis fut de travailler à la réconciliation des orthodoxes russes divisés en trois juridictions. Loin de se limiter aux besoins pastoraux des émigrés russes, il montrait aussi un vif intérêt pour la restauration de l'Orthodoxie en Occident et manifestait une profonde dévotion pour les saints occidentaux antérieurs au Schisme, dont il s'efforça de rétablir la mémoire liturgique. En Europe, comme en Chine, et par la suite aux États-Unis, le bienheureux continuait de régler sa conduite uniquement sur la Loi divine, sans considération des conventions sociales, ce qui lui attirait la critique des uns, mais le faisait considérer avec admiration comme un *fou pour le Christ* de notre temps par les autres. Un jour, un prêtre catholique, voulant assurer à ses fidèles que la sainteté n'est point chose du passé, s'écria dans son sermon : « Voilà que dans les rues de Paris, circule aujourd'hui un saint Jean Nu-Pieds ! » Ne renonçant à rien de sa vie ascétique, il lisait tous les offices ecclésiastiques, à l'heure prescrite, même sur le quai d'une gare, et célébrait quotidiennement la Divine Liturgie, en commémorant des milliers de noms de ses enfants spirituels. À plusieurs reprises, des fidèles le virent alors élevé au-dessus du sol et entouré de lumière. Il avait coutume de dire : « J'ai trop de travail pour ne pas prier », résumant ainsi la manière dont il associait sa vie ascétique à son œuvre pastorale.

En 1962, il fut envoyé d'urgence à San Francisco, pour restaurer la paix au sein de la communauté russe, divisée à propos de la construction de la cathédrale. Supportant sans murmure les calomnies, sans jamais juger autrui ou perdre sa paix intérieure, il accepta même de comparaître, contrairement aux saints Canons, devant un tribunal civil pour répondre des accusations de détournement de fonds qu'on lui imputait. Il était certes strict en ce qui concernait la morale de ses fidèles et la préservation de la tradition ecclésiastique, mais il répandait à profusion l'amour divin sur tous ceux qui recouraient à lui, en montrant toujours une sollicitude enjouée pour les enfants. Ayant prédit longtemps à l'avance, le jour de son trépas, il s'endormit en paix, le 19 juin (2 juillet du calendrier civil) 1966, à Seattle, après avoir célébré la Divine Liturgie et avoir prié pendant trois heures dans le sanctuaire. Ses funérailles dans la cathédrale de San Francisco furent un triomphe de l'Orthodoxie réconciliée, et parmi les milliers de fidèles qui, pendant six jours, vinrent vénérer sa dépouille, nombreux furent ceux qui remarquèrent qu'elle ne montrait aucun signe de corruption et dégageait un suave parfum. Depuis, le bienheureux hiérarque a témoigné à maintes reprises son assistance céleste envers les fidèles de toute juridiction qui l'invoquaient.

- **Mémoire du vénérable PAÏSSIOS de CHILANDAR¹⁶.**

Né en 1722 dans la ville de Samokovo, au sud-ouest de la Bulgarie, saint Païssios devint reçut une éducation élémentaire, autant que le permettaient les conditions difficiles de l'occupation turque. En 1745, il devint moine au monastère de Chilandar au Mont Athos, où son frère Laurent était higoumène. Menant une vie agréable à Dieu et constatant la situation lamentable dans laquelle se trouvaient les chrétiens bulgares et leur tendance à renier leur passé et leur identité, il commença alors à rassembler dans la bibliothèque des éléments sur l'histoire de son peuple. Ordonné prêtre et devenu un des administrateurs du monastère, il se trouva impliqué dans une dissension entre les moines sur la question de savoir s'il fallait payer les arriérés des taxes dues aux Turcs. Il quitta alors Chilandar et fut reçu au monastère bulgare de Zographou, il poursuivit avec empressement ses recherches, pour finalement rédiger, en 1762, son *Histoire des rois et des saints de Bulgarie*, dans laquelle, après avoir souligné l'importance de la connaissance de l'histoire, il évoquait dans un style simple et plein d'enthousiasme les héros de son peuple qui avaient allumé le flambeau de l'orthodoxie. Malgré sa santé fragile, saint Païssios voyagea pendant de longues années, visitant les dépendances des monastères athonites dans les Balkans, et en profita pour instruire le peuple éprouvé par l'occupation ottomane et pour compléter son *Histoire*. Au cours d'un de ces voyages à

16. S. Païssios est rapidement devenu l'objet d'une grande vénération en Bulgarie, avec parfois une tendance fortement ethnique et politique. Sa mémoire a été introduite dans le calendrier par le Saint Synode de l'Église bulgare en 1964.

Kotel en Bulgarie (1765), il donna le manuscrit de son livre à saint Sophrone [11 mars] qui, plein d'enthousiasme pour les idées qu'il y exposait, recopia l'ouvrage et encouragea d'autres à faire de même. L'*Histoire* fut ainsi recopiée en de nombreux exemplaires qui, passant de main en main, contribuèrent grandement au réveil du sentiment national bulgare sur les fondements de la foi orthodoxe. Poursuivant son œuvre apostolique, saint Païssios s'endormit en paix au Mont Athos, vers 1773 (selon d'autres en 1798).

Par les prières de tes saints,
Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de nous.
Amen.